Dimitri Andronicos, Céline Ehrwein-Niham,
Mathias Nebel (éd.), Le courage et la grâce.
L'éthique à l'épreuve des réalités humaines

Genève, Labor et Fides, coll. « Le champ éthique », 2013, 312 p.

Daniel Vidal

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/assr/26254>

DOI : 10.4000/assr.26254

ISSN : 1777-5825

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2014

Pagination : 108

ISBN : 978-2-7132-2467-6

ISSN : 0335-5985

Référence électronique

Daniel Vidal, « Dimitri Andronicos, Céline Ehrwein-Niham, Mathias Nebel (éd.), Le courage et la grâce. L'éthique à l'épreuve des réalités humaines », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 168 | 2014, mis en ligne le 27 mars 2015, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/assr/26254> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/assr.26254>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

© Archives de sciences sociales des religions

Dimitri Andronicos, Céline Ehrwein-Niham, Mathias Nebel (éd.), Le courage et la grâce. L'éthique à l'épreuve des réalités humaines

Genève, Labor et Fides, coll. « Le champ éthique », 2013, 312 p.

Daniel Vidal

RÉFÉRENCE

Dimitri Andronicos, Céline Ehrwein-Niham, Mathias Nebel (éd.), Le courage et la grâce. L'éthique à l'épreuve des réalités humaines, Genève, Labor et Fides, coll. « Le champ éthique », 2013, 312 p.

- 1 Hommage est ici rendu à Denis Müller, éthicien suisse « issu du protestantisme », auteur de nombreux ouvrages questionnant l'éthique de la responsabilité en régime de modernité et, parmi les plus récents, les passions de « l'agir juste » (2000), la puissance de la Loi et les limites du Pouvoir chez Calvin (2001), la théologie de Karl Barth (2005) et l'éthique dans l'espace public (2012). La plupart des contributions mettent en débat ses conceptions éthiciennes avec celles d'autres théologiens ou philosophes, permettant d'en souligner la singularité. « Nous existons en acte, écrit D. Müller. En acte ouvert sur du transcendant et découvert face au mystère, à la liberté de l'autre homme [...]. Mais cet acte n'est jamais sans un fond d'être, en ses ambivalences mêmes. »

L'éthique se rapporte à cette tension entre

cet « agir existentiel » ouvert à toute altérité et ce « fond d'être » qui est cette essence « impalpable », est-il dit par ailleurs, cette transcendance en son incertitude. Dans la confrontation de cette thèse avec les analyses de Paul Ricœur, Alain Thomasset souligne un point essentiel à la conception du philosophe français. Pour Ricœur, l'éthique ne s'entend que sous le régime de la relation à autrui, comme « réponse à l'altérité », dans l'affrontement toujours possible, et pensable, avec le mal. Proche ainsi de la conception de Lévinas, l'éthique de la responsabilité ne se clôt pas sur sa propre économie mais suppose « un rapport à une extériorité radicale qui l'interpelle », ce que le philosophe nomme un « mandat d'en haut ». Müller marque ici son opposition à une ontologie qui ne prend pas en compte « l'excès ou l'absolu au plan anthropologique ». Tout se passe pourtant paradoxalement comme si Ricœur dans cette « interpellation d'en haut » dans le moment éthique, convoquait cet « absolu » au plus près de l'expérience en acte. D. Müller lui fera alors reproche de penser dans les termes d'une « transcendance trop immanente » et de sacrifier à un « paradigme laïque ».

- 2 En plus d'un débat entre philosophie et théologie, ou entre théologiens, Müller occupe une position médiane. Dans la confrontation entre Karl Barth et Paul Tillich, par exemple, on perçoit clairement cette volonté d'une improbable conciliation. L'analyse d'Éric Gaziaux en témoigne. Barth lie intimement la « connaissance de Dieu » et l'éthique chrétienne. Celle-ci « ne tire son contenu que de la référence à la parole de Dieu ». Et cette Parole est la grâce, qui oblige à obéissance absolue. Plus encore : « Grâcié en Dieu de toute éternité, l'homme reste en lui-même radicalement pécheur ». L'éthique théologique est ainsi résolument contraire à l'éthique commune. L'homme ne s'appartient pas, mais est « fondamentalement lié à Dieu, abandonné à sa volonté ». L'éthique selon Barth est cette exposition/imposition de la « pureté et immutabilité du message chrétien ». Tout le reste est accommodement avec le monde. Mais, selon Tillich, c'est à partir de ce monde même, de la situation concrète de chaque homme,

que l'expérience éthique prend sa source. L'amour divin, en son caractère absolu, « embrasse tout le concret dans le soi et dans le monde ». L'éthique est la traduction du langage théologique en une parole « accessible à tous », dans la profondeur de la réalité. Deux conceptions éthiques s'affrontent, entre lesquelles il n'est peut-être pas d'espace de commun partage.

- 3 Si une médiation semble ici inaboutie, elle paraît plus assurée en ce qui concerne le théorème de l'amour, clairement présenté par François Dermange. On sait que dans son ouvrage *Éros et Agapè*, Anders Nygren opposait radicalement « éros » (principe de vie, appel au dépassement de soi, quête, enfin, de jouissance éternelle) à « agapè » (amour comme pur don de Dieu, « descente de Dieu vers l'homme », en sa toute misère, « sans motif ni condition »). Ici, Éros est cette « voie ascendante de l'homme vers Dieu », du relatif à l'absolu, tout calcul assumé, tout « bénéfice ». Où l'on retrouve Barth, sans surprise sur la position que l'on attendait, qui dit l'agapè « commandement de Dieu », et l'amour pur absolument indépendant de toute condition ou décision du sujet. Et tel amour, imposé en quelque sorte à la « créature », va jusqu'au reniement de soi, son « sacrifice », hors de toute limite et de toute passion. Le pur amour, cette dévastation du moi. En habile médiateur, Müller va proposer une relation dialectique entre les deux « amours », revalorisant « la voix du désir et de la passion au creux de l'agapè », ce qui revient sans doute à réintroduire le moi, sa volonté et son propre-amour, dans l'effusion du don gratuit. Ce contre quoi toute une mystique s'opposera.
- 4 Cette thématique de l'amour en son impératif et sa dilection suffit à persuader que la spiritualité n'est sans doute pas un « soin de l'âme », et ne se définit pas comme pure intériorité. Geneviève Médiéville reprend en effet la question de la place de l'intentionnalité dans l'agir humain, dans la filiation qui unit Wittgenstein à Élisabeth Anscombe. L'intention ne relève pas d'un vécu psychique, mais elle est l'acte lui-même, en son effectivité. Elle est intérieure à cet acte, et non antérieure. L'intention « droite et pure » participe d'un récit contextuel dans lequel l'action s'inscrit. Mais pour Ricœur, une action n'est jamais close sur un sens objectif. Le sens d'une action dépend tout entier de la narration qui en est faite par l'auteur. Se faisant narrateur de son histoire, l'agent se fait « coauteur » de son sens. De ce point de vue, au-delà des déterminismes de tous ordres, Jean-Luc Marion peut dire « le sujet [...] libre de donner du sens à une tranche de vie et d'assumer l'incertitude et l'épreuve de l'indécidable ».
- 5 C'est en cette « liberté » que l'action éthique rencontre sa plus grande chance et son plus haut défi. L'un des défis éthiques auquel Müller se confronte, dans les débats théologiques contemporains, est précisément le risque de méconnaître cette « épreuve de l'incertitude ». Qu'il s'agisse de la question de l'amour ou de la relation à la transcendance, le théologien protestant, rappelle Ghislain Waterlot, « débusque [...] l'aspiration à un retour de la théocratie », que l'on peut redouter à la lecture de Barth, tout anachronisme assumé. Le mouvement de la *Radical Orthodoxy* John Milbank *et al.* irait, selon l'auteur, dans un même sens « anti-moderne », voire « autoritaire ». Il faut au contraire « se tenir dans l'ouvert », et prendre en charge l'indétermination de la vérité, loin de l'injonction du « commandement de Dieu ». Consentir, dès lors, « à la pluralité définitive de la réalité humaine ». Est-ce récuser le rapport à l'Absolu ? Non, mais comme « horizon universel », sans figures, « ligne de fuite », vers lequel s'orientent « toutes les figures de l'amour », sans s'y consumer ni s'y accomplir. C'est dans cette incertitude de principe que l'éthicien – occupant ce que Pierre Böhler

appelle « le ministère prophétique du veilleur » – exerce sa vigilance critique, dans le discernement toujours indécidable « aux confins du jour et de la nuit ».